

A woman with long dark hair is sitting on a tufted chair, wearing black lace lingerie. The lighting is dramatic, highlighting her face and the texture of the fabric. The background is dark.

Nuits d'encre

FRANÇOISE REY



LIVRE NUMERIQUE

collection

Réalisation Graphique : Square One Branding

© Editions Livrior pour la version Numérique, Mars 2010
ISBN : 2-9156-2959-5 - Vers.PDF

Françoise Rey

Nuits d'encre



3, place de la fontaine
38120 Le Fontanil
www.livrior.com

NUIT NOIRE

J'ai toujours eu un faible pour les noires. Celle-là, je l'avais repérée en arrivant : son éclat, aux lumières tamisées du salon de l'hôtel, m'avait capté l'œil et ne l'avait plus lâché. Hypnotisé, je l'avais fixée toute la soirée. Elle s'était laissée faire, simple et cependant mystérieuse parfois, avec un je-ne-sais-quoi qui jouait à la pudeur. J'avais adoré ce jeu, adoré qu'elle fit semblant d'être timide, qu'elle cherchât sans grande conviction à m'échapper.

Narrer avec quelle habileté j'avais fini par me la mettre dans la poche serait contraire à ma modestie. Disons seulement que tard dans la nuit je franchis le seuil de ma chambre en la portant comme une épousee. Avoir en la contemplant trique pendant des heures à m'en déraciner le scrotum n'interdisait pas le romantisme. Nous formions un beau couple, moi plutôt joli gosse, il faut le reconnaître, grand, sportif, blond à figurer au générique du "Crépuscule des Dieux", elle bien plus petite, mais harmonieusement proportionnée, la cuisse haute, la hanche épanouie, la taille étroite, un vrai petit lot, cousu main, et si noire, si noire entre mes mains impatientes... Je la posai sur un fauteuil avec précaution. Elle y demeura, immobile, sûre d'elle. Elle n'était plus très jeune. A bien considérer les plis qui marquaient (à peine) sa splendide physionomie, je sentais qu'elle avait vécu déjà, qu'elle possédait l'étoffe d'une vraie salope. Ce qui n'était pas pour me déplaire, d'autant qu'à cette maturité se conjuguaient encore, comme pendant la soirée, un rien d'enfantin, une bouffée de fraîcheur, de naïveté qui, pour être un peu forcée, ne m'en troublait pas moins. Il y avait en elle le charme pervers des dentelles, mi-rubans de fillette, mi-froufrous affriolants de femme faite.

Je m'assis en face d'elle et lui souris. Rien dans son attitude ne sembla changer. Pourtant, au bout d'un moment, force me fut d'admettre qu'elle écartait les jambes. Dieu qu'elle était belle ainsi, offerte délibérément à ma concupiscence, et noire partout, d'un noir moiré, chatoyant, presque irisé sous la lampe ! J'eus envie de la glorifier, et résistant encore à la tentation de faire vibrer la corde qui se tendait en moi, j'entonnai à capella une ode à sa noirceur où j'invoquais, pour dire sa magnificence, le cœur frissonnant du pavot, la flaque de pétrole, la laque chinoise, la tasse d'arabica. Elle me sembla touchée. Ses jambes, décidément, manifestaient une tendance de plus en plus marquée à l'ouverture. Je résolus de

m'exhiber aussi. Lentement j'ouvris ma braguette. Elle ne se détourna pas. Je bandais à toucher le plafond. Je sortis tout : ma bite tétanisée et mes couilles douloureuses, et je restai là, en face d'elle, obscène et débraillé, battant du chibre et attendant son signal. Rien. Une parfaite maîtrise d'elle-même. Sa peau de satin noir s'argentait au soleil de mes désirs. Cette pute me laissait mariner en fixant ironiquement l'œil de mon grand serpent cyclope. La vue du liseré de son entrejambe, éloquemment fripé, m'envoyait dans le périnée des décharges électriques à faire juter un ongre. Nous laissâmes passer ainsi encore un moment, écarquillé chacun dans son fauteuil, à défier l'autre. Soudain j'aperçus son bouton, un minuscule bouton de nacre rosé, indécent d'innocence dans les ténèbres de son contexte. Alors je me rendis. Me ruant brutalement sur elle, pif en avant, je me mis à la humer, à lui pousser ma truffe avide partout, à l'inhaler à pleins sinus, à pleins poumons... Ah ! quel trip ! Un parfum de femelle à ne pas croire ! On dit que les noires sentent plus fort. Ce n'est pas une légende. Les blanches souvent sont aseptisées. Leurs relents de javel recouvrent tout. Elle, elle fleurait la savane, le bois mouillé d'orage, le champignon qui pousse dessus, elle embaumait l'algue, l'huître, le citron, le pain de seigle, plutôt celui qu'on oublie dans des coins pas possibles, qu'on récupère après, enfin tout un cocktail à son image, candeur frelatée, dévergondage ambigu.

Chamboulé par tous ces fumets contradictoires, à bout d'héroïsme, je lui fourrai ma pine exaspérée à l'aveuglette, devant, derrière, sans ménagement, avec l'envie sauvage de l'entendre craquer, de la déchirer. Elle ne protesta pas, souple contre moi, élastique, docile à mes caprices, très enveloppante. Je me souviens m'être retiré, l'avoir bouffée jusqu'à la tremper, l'avoir tenue à bout de bras pour la scruter méchamment, puis l'avoir barattée encore, et éclaboussée d'un sperme crémeux qui déshonora son teint de pur moka...

Quand, vidé, je levai enfin la tête du tapis où j'avais sombré avec elle, je vis que je l'écrasais. Je la dégageai. Elle avait une petite mine chiffonnée qui m'émut.

Je n'eus jamais le courage de rapporter cette culotte dans le sac de linge sale où je l'avais prise, chambre 511, au fond du couloir.